

Georges Froccia

J'ordonne

L'être humain a toujours construit et laissé aux générations ultérieures des constructions intellectuelles et matérielles. Ces constructions inévitables, faites d'intuition, d'imaginaire et de créativité partent de la nécessité absolue d'ordonner. J'ordonne pour moi mais je peux vouloir ordonner violemment aux autres ; ordonner aux autres dans la folie que me produisent mes peurs. J'ordonne la nature, j'ordonne la spiritualité car c'est ainsi que je peux aller jusqu'à m'illusionner si ma folie le nécessite. Ma folie étant de croire que « fairSans » peut disparaître devant le fairAvec. L'histoire nous enseigne les rangements ordonnés par les politiques et les religieux qui disent éliminer ce « sans » et proposent leur « avec » comme un « tout » satisfaisant. Politique et religion nous le vérifions forment ce couple inséparable qui est apte à recueillir les plus fous.

CONSTRUIRE ET ORDONNER.

Ordonner et construire constituent l'être humain. Les terres et nos méninges rendent gorge en raison des constructions et des organisations qui lesaturent. Les mythes, les cultures et les techniques ordonnent pour nous avant nous. Nous naissons dans un bain de savoirs et de structures organisés par l'être humain.

À mon tour, j'ordonne dans ce qui est déjà ordonné. Je peux vouloir ordonner et violemment ordonner aux autres ; ordonner aux autres dans la folie que peuvent me produire mes peurs. Peurs organisées et structurées à partir de ce que les psychanalystes nomment l'inconscient. J'ordonne la nature, j'ordonne la spiritualité car c'est ainsi que je peux aller jusqu'à m'illusionner dans un acte de maîtrise si ma folie le nécessite. Je pense à certaines organisations paranoïaques et obsessionnelles qui produisent du pervers dans le sens de mettre l'autre en place d'objet. Ainsi surgit la nécessité d'ordonner ces objets selon l'ordre qui apaiserait les peurs.

L'histoire nous enseigne les rangements ordonnés par les politiques et les religieux qui disent pouvoir apporter le meilleur, un tout absolu par l'ordre qu'ils proposent ou imposent. L'outil récurrent a toujours été la guerre. La guerre devient une nécessité au service de mon inconscient.

Politique et religion nous le vérifions forment ce couple inséparable qui est apte à recueillir les plus fous. Avant que Philippe ne développe cette double présence au sein du nazisme, travail d'historien, je vais essayer de tisser quelque chose autour des deux questions suivantes : comment la psychanalyse pourrait ne pas être une religion, comment la psychanalyse peut-elle repérer lorsqu'elle glisse vers la religion ?

DANS UN PREMIER TEMPS JE VAIS DÉVELOPPER L'IDÉE DU « FAIRSAIS ».

La psychanalyse s'attaque à une construction : le Verbe. Le Verbe n'est pas fiable, il est incomplet, il ne produit que du « malentendu », c'est ce dont nous assure Lacan. Il dira dans l'un de ses séminaires : « *Je dis que le verbe est inconscient – soit malentendu.* »¹ Si le nourrisson est immédiatement pris dans un bain culturel, un bain de langage, il est en même temps assujéti à son inconscient qu'il ne soupçonne pas, le malentendu.

Nous sommes bien ici dans du « fairSais », c'est-à-dire « fairSais » fiabilité, sans certitude, sans vérité. Subtile orientation qui s'est donnée pour mission d'approcher une construction humaine intensément intime, l'inconscient. Cet inconscient qui échappe à l'humain, à sa volonté, à ce qui le sécurise habituellement : le sens.

Le sujet de la psychanalyse doit accepter qu'un sens fondamental fasse défaut et que ce qui caractérise ce sujet de la psychanalyse, c'est du « sans-sens ». Lacan l'exprime ainsi : le sujet de la psychanalyse, « *ne se réalise exactement qu'en tant que manque* »². Ce qui est particulier à la psychanalyse c'est que je ne sais pas, que je ne possède pas et qu'il faudra « fairAvec ».

Cette position, « fairSais » s'oppose catégoriquement aux textes fondateurs des religions ou tout au moins à l'utilisation qui en a été faite. Le verbe vient de Dieu et dit une vérité. Je lis le prologue de l'Évangile selon Saint Jean dans la traduction d'Augustin Crampon³ :

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.

Il était au commencement en Dieu.

Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait rien de ce qui existe.

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.

La croyance s'inscrit dans une organisation qui sait, car transcendante, porteuse de sens, et de ce fait, fiable et sécurisante. Ce qui est transcendant appartient à un espace qui sait pour nous et décide pour nous. Le verbe qu'on lui attribue, c'est notre demande fondée sur le manque insatisfait. Ainsi est construit depuis toujours celui à qui on prête une attente, celui dont on recherche l'approbation, celui qui nous juge. Cette construction psychique, c'est ce que nous appelons le « Grand Autre » dans notre langage lacanien, le « sur-moi » dans le langage freudien.

Dans le transcendant, nous sommes dans l'illusion du tout qui organise tout, répond à tout et de tout. Je rappelle la citation de Lacan : « *Il n'existe qu'un tout, le tout faux* ».

Dans le vertical, le transcendant ; tout est méticuleusement classé et codifié selon un sens, une signification, une logique qui suinte inlassablement du dogme intronisé comme vérité. Le dogme produit l'ordonnance et la régulation à partir d'un fondamental, un autre couple périlleux ; la lumière et les ténèbres. Elles délimitent le bien et le mal, le bon et le mauvais. Merveilleux monde du manichéisme qui produit les certitudes et les sécurités les plus totales puisque l'on peut s'y diriger, les yeux fermés jusqu'à la mort, même jusqu'au don du corps total de soi. Kamikazes de tous pays, de toutes religions, de toutes les époques, vous avez cru et croirez toujours à ce grand Autre de l'extrême qui fait croire à la sécurité absolue. Avec lui, il est possible d'évin-

1, Jacques Lacan, Séminaire, *Dissolution*, lettre de Juin 1980. Le malentendu.

2, Jacques Lacan, *L'acte*, éd ALI page 96, 17 janvier 1968

3, Traduction du *Prologue de l'évangile selon Jean* par Augustin Crampon (réédition: 1864; édition: 1894)

cer catégoriquement le « sans » insupportable pour accéder au « tout du tout ». Lacan reste un sacré bonhomme, quand on prend note de ce qu'il a dit : « *Sachez que le sens religieux va faire un boom dont vous n'avez aucune espèce d'idée parce que la religion, c'est le gîte originel du sens.* » Vous trouvez cela dans la lettre à *Monsieur A* du 18 mars 1980, contenue dans le séminaire *Dissolution*.

Ce savoir et cette organisation illusoire et dangereuse sont à exclure du champ de la psychanalyse. À noter tout de même que certains psychanalystes ont vécu des épisodes grandement dépressifs ou sont suicidés à certaines périodes de l'histoire de la psychanalyse. Certains croyaient à la vérité transcendante du Maître, « Grand Autre » qu'ils pensaient ne pas satisfaire ou « Grand Autre » qu'il les avait laissés choir. Psychanalystes fourvoyés par l'immense pouvoir du sens et de ce fait, de la religion intemporelle. Pour Lacan, « *La stabilité de la religion vient de ce que le sens est toujours religieux* »⁴. En d'autres termes, si je crois à la vérité par la logique et le sens qu'elle contient, je m'incline et me soumetts. Je me trouve dans le vertical et le religieux.

Alors, peut-on se passer de hiérarchie et de sens ? Non mais cette hiérarchie et ce sens peuvent être construits selon des bases autres, construites à partir du partiel et non du tout. Des bases qui correspondraient à un « fairAvec » qui accepte le « non tout »

LE CHAMP DE LA PSYCHANALYSE, VOUS L'AVEZ BIEN COMPRIS, C'EST CELUI DU « FAIRAVEC » LE SANS MÊME S'IL Y A DU SENS.

Cela signifie « fairAvec » le manque, manque de vérité, manque de sens, manque de certitudes, manque de sécurité. Ainsi, Lacan passe du vertical à l'horizontal, il s'agit de ce qui est au même niveau que nous, Lacan touche au fondamental dans le champs de la psychanalyse, il passe du Père, symbole de monarchies et de religions introduit par Freud à l'espace du R S I. R S I, réel, symbolique et imaginaire, c'est le champ du mouvement subjectif d'une boule de pétanque en mouvement. Ce RSI sonne comme hérésie, hérésie pour tout ce qui a été construit dans le vertical. Il s'agit de « fairAvec » ce qui est instable, imprévisible, comme les symptômes divers que vivent nos analysants et nous-même. Ne l'oublions surtout pas, les psychanalystes sont aux premières loges pour connaître ou avoir connu l'arbitraire du symptôme qui échappe. « fairAvec » donc, sans construire les illusions qui aboutissent aux destructions. Développer ce « fairAvec » en refusant d'ordonner, d'attraper, de figer.

Je cite Lacan :

« Ce qu'il en est de la conquête analytique, qui est ceci que quelque part, en cette part que nous appelons Inconscient, une vérité s'énonce qui a cette propriété que nous n'en pouvons rien savoir. (...) C'est là que se constitue un savoir. »⁵

Je paraphrase : notre savoir est qu'il n'y a pas de savoir, c'est cela notre vérité. Mais cette absence de savoir fondamental, ne nous empêche absolument pas de savourer une belle tomate coupée en deux avec une larme d'huile d'olive, un peu de sel et de poivre sans oublier quelques copeaux d'ail. Il faut absolument aimer l'ail et si on ne le digère pas, un abonnement au citrate de Bétaïne est possible. En fait il faut bouffer de l'ail. On peut également dans

4, Jacques Lacan, séminaire *Dissolution*, 5 Janvier 1980. Lettre de dissolution.

5, Jacques Lacan, *D'un autre à l'Autre*, édition ALI, page 193, leçon XVIII, 5 mars 1969.

une situation grippale enfoncer une gousse dans notre fondement. La gousse par en haut ou par en bas, c'est comme « fairAvec » et « fairSans », c'est regarder par l'un ou l'autre des deux bouts de la lorgnette, c'est du même registre.

Dit autrement, il s'agit de ne pas croire à tous les Pères Noël mais s'amuser avec certains. Je suis le bon copain d'une adorable grande fille de 7 ans qui s'appelle Margaux. Nous croyons tous les deux au même Père Noël ou plutôt, nous jouons à croire au Père Noël. Ce père Noël qui est du registre de la poésie, de la création et de l'humour. On ne joue pas pour le père Noël mais on utilise son personnage pour jouer notre scène. Il permet de construire, ce père Noël, un petit espace et non pas un tout mais quelques petites choses, au pluriel, qui sont possibles et savoureuses comme la gousse d'ail ou la tomate. Le Père Noël est notre construction, notre scène de théâtre pour sa muser. En deux mots, bien sûr, pour faire émerger, ma muse, la muse.

Si l'on pouvait abandonner le transcendant, la terre serait un champ de tomates, d'ails et d'oliviers pour jouer au père Noël.

LE PAPA NOËL, ENCORE, POUR CONCLURE :

L'humain détruit ce qu'il rencontre pour organiser ou réorganiser à sa manière. Il domine et construit le vertical avec ses conséquences déferlantes. Freud ne se gêne pas pour définir l'histoire de l'humanité comme une succession d'assassinats, successions de petits meurtres répétitifs de l'autre. L'autre humain, l'autre faune, l'autre flore. La particularité de la praxis psychanalytique, c'est la mobilité de la pensée et de l'imaginaire pour pouvoir un instant devenir « pouâteassez »⁶. Aussi quoi de plus logique, ici, que d'évoquer le roman et la poésie ? J'ai envie de vous lire pour terminer mes blablateries et mes foliosophies, l'image d'Épinal à laquelle nous convie mon ami l'écrivain Alessandro de Roma qui fait décrire à l'un de ses personnages baroque sa vision du paradis, paradis du côté du « faiRavec », de la tomate et du père Noël partagé avec Margaux :

Je cite Alexandro de Roma :

« Les défunts racontaient avoir beaucoup souffert au début, mais à présent ils vivaient dans un merveilleux jardin des délices, où tout le monde était nu sans jamais avoir froid, et où de merveilleux animaux allaient en toute liberté : des licornes, des éléphants, des girafes, des griffons, des cerfs, des chouettes, des lions ; et tous étaient pareillement beaux, même si certains avaient un aspect terrible et pouvaient éventuellement sembler monstrueux aux yeux des vivants : mais un défunt voit tout avec la joie de Dieu et aime tout le monde, parce qu'il ne reconnaît que ce qui est beau, et c'est la plus grande richesse. Ce qui est laid, il ne le voit pas, et donc ça n'existe pas. Et les bienheureux racontaient encore que dans le jardin des délices il ne fallait jamais travailler, mais juste galoper autour des fontaines et danser et manger des fraises et des cerises et d'autres fruits sucrés, et il y en avait toujours à satiété. Et c'était ça le paradis. »⁷

⁶, Jacques Lacan, Séminaire *L'insu*, éditions ALI, Page 132.

⁷, Alessandro de Roma, *Vie et mort de Ludovico Lauter*, édition Gallimard, Paris, 2007, page 124.